

écrit. C'est d'ailleurs grâce à cette touche antimatérialiste que le roman a très bien marché dans les Nouveaux Länder.

**A.L.** : *Vous examinez de près la génération de vos parents, celle de 1968, et on ne peut pas dire que vous la ménagiez. Dans Spielzone, l'adolescente nommée Laura se prend une gifle : « Je me lève et je claque la porte. Tu parles d'une éducation antiautoritaire, la crèche alternative et tout le tralala, dès que ça devient sérieux : back to the roots. Mes parents veulent qu'on les appelle Hannelore et Wolf, non pas maman et papa, ils trouvent que c'est trop ringard, et même discriminatoire, après tout ils ne nous appellent pas non plus fiston et fille, mais Laura et Sven. Mais les gifles, c'est pas démodé, ça non ». Comment éduqueriez-vous vos enfants ?*

**T.D.** : Comment j'éduquerais mes enfants ? J'ai la ferme intention d'encourager leurs intérêts, même si je ne les partage pas. Ne pas avoir d'idées concrètes de leur avenir proche ou lointain. Ne pas attendre de compensation psychique de mes enfants pour des choses que je n'ai pas pu réaliser moi-même. J'essaie d'attaquer moi-même les choses qui m'importent, aujourd'hui et maintenant. J'essaie de ne pas projeter mes désirs sur les autres. Mais je crois que j'introduirais quelques règles obligatoires pour ce qui est des relations sociales. Il n'y a que les adultes pour apprendre à un enfant comment il peut s'intégrer dans la société.

**A.L.** : *Pensez-vous qu'il existe une écriture spécifiquement féminine ?*

**T.D.** : Oh, un espace chocoletti, un peu de douceur dans un monde de brutes... Le « spécifiquement féminin » est stupide. Cela partait certainement d'une bonne intention, à une certaine époque, pour les femmes qui n'arrivaient pas à se faire entendre en dehors du ghetto spécifiquement féminin. Je ne crois pas que les hommes et les femmes écrivent différemment « de par leur nature ». Bien sûr qu'il y a des différences dans leur perception du monde, et celles-ci déteignent sur leur style, mais je refuse ces jeux de ségrégation. Cette pensée simpliste néglige l'individualité d'un texte.

**A.L.** : *Que pensez-vous des étiquettes que l'on attribue aux « auteurs indigènes », telles que Fräuleinwunder ou littérature pop ?*

**T.D.** : Je n'aime pas beaucoup les tiroirs dans lesquels on range la « jeune littérature », plus si jeune que ça d'ailleurs. Judith Hermann, Julia Frank, Karen Duve ont toutes travaillé pendant des années avant de publier leur premier livre, en général après la trentaine. (2) Et puis elles ont des styles très différents. Le *Fräuleinwunder* (miracle de demoiselles) est psychologiquement

(2) Judith Hermann, née en 1970 à Hambourg publia un surprenant recueil de nouvelles sur la jeunesse berlinoise, à la fois onirique et distant, intitulé *Sommerhaus später* (Fischer, 1998, traduit par Dominique Autrand pour Albin Michel, *Maison d'été plus tard*, 2001). Julia Franck, née en 1970 à Berlin-Est, et installée à Berlin-Ouest depuis 1978, dissèque un ménage à trois dans son deuxième roman *Liebediener* (Serviteur de l'amour, Dumont, 1998) et des amours désabusées dans un recueil de nouvelles intitulées *Bauchlandung* (Atterrissage sur le ventre, Dumont, 2000). Karen Duve, née en 1961 à Hambourg, fit sensation avec son premier roman *Regenroman* (Le Roman de la pluie, Ullstein, 2000, traduit par Pierre Deshusses pour Rivages, *Déluge*, 2001), récit froidement cocasse d'un écrivain qui s'exile dans les marais du Nord.